

Publié en 2013

**Entre les lignes
Littératures du Sud**

***L'Opium et le bâton*
de
Mouloud MAMMERI**

Par

Hervé SANSON

Enseignant-chercheur à l'Institut de
romanistique de l'université d'Aix-la-Chapelle

1965...

Le roman que cette étude se propose de présenter et d'analyser – écrit dès l'après indépendance algérienne et édité en 1965 –, permet de mesurer le sens de la nuance qui prévaut chez Mouloud Mammeri ; engagé dans le combat pour l'indépendance, il refuse de céder aux perspectives manichéennes lorsqu'il s'agit de narrer l'épopée de la guerre de libération, et à « l'encasernement » – engagement réducteur, dénué d'esprit critique – trop souvent appliqué à son goût en Algérie. *L'Opium et le bâton*, sans aucun dogmatisme ni sectarisme, défend le droit pour tout peuple de vivre dans la dignité, et la pleine reconnaissance de son identité ; il défend le droit à l'exercice critique pour tout intellectuel. *L'Opium et le bâton*, au-delà de son caractère de fresque de la guerre d'indépendance algérienne, se veut également une peinture tragique et somptueuse de la condition humaine – à l'instar de toute grande œuvre littéraire. Ce roman reflète mieux que nul autre le sens de la mesure qui habitait Mammeri, lui qui fut façonné par les œuvres de l'Antiquité grecque et leur loi de l'harmonie, loin de tout excès.

Mouloud Mammeri, écrivain algérien francophone d'origine kabyle, est un écrivain relativement méconnu, et ce, pour plusieurs raisons. Pour le grand public, il est avant tout l'auteur du roman *La Colline oubliée*. Cette œuvre, parue en 1952, a donné corps avec quelques autres, à ce que la critique a nommé ultérieurement la *génération de 1952*. Ces écrivains représentent la première génération d'écrivains algériens de langue française dont les œuvres, de haute qualité littéraire, marquent le double souci de représenter l'autochtone, arabo-berbère, jusqu'ici absent des œuvres dites « algériennes », c'est-à-dire écrites par des Européens d'Algérie, et de proposer un travail d'écriture élaboré, tirant profit des deux cultures mises en jeu, la française et l'« indigène ». Les écrivains d'origine arabo-berbère de la génération précédente, celle des années trente, appliquaient le modèle canonique français du bien-écrire, modèle scolaire, sans réfléchir avec quelque distance aux enjeux que ce modèle impliquait. En outre, par le biais de leurs œuvres de fiction, ces auteurs étaient assimilationnistes, c'est-à-dire qu'ils défendaient l'œuvre civilisatrice de la France en Algérie.

Ainsi Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri sont-ils ces premiers écrivains algériens offrant une peinture de leur société sous domination coloniale, et donnant à voir l'humanité de leurs coreligionnaires à une communauté imprégnée de préjugés. « Eh quoi ! Ces gens rient, pleurent, souffrent... comme nous ! » : c'est en ces termes que s'exclamèrent

les Européens qui découvraient ces œuvres d'une tonalité nouvelle. Aussi les œuvres de ces premiers écrivains algériens ont-elles pu faire l'objet d'une récupération de la part du pouvoir colonial : « Eh bien vous voyez ! Le système n'est pas si mauvais puisqu'il a permis l'émergence des Dib, Feraoun, Mammeri ! » Et ce même pouvoir de leur décerner des prix, jetant la suspicion sur elles aux yeux des nationalistes algériens. Telle est l'origine de la polémique frappant *La Colline oubliée* à sa parution. Ces premières œuvres permettent donc l'émergence d'un « sujet » autochtone, et opèrent donc un déplacement de perspective : une population confinée à l'état d'objet accède au rang de « sujet ». C'est donc une mutation majeure dans la représentation des Algériens par eux-mêmes : ces créations précèdent, accompagnent, anticipent la Révolution algérienne qui éclate deux ans plus tard, laquelle constitue une volonté de disposer de son propre destin.

Mouloud Mammeri reste méconnu pour d'autres raisons : le chercheur et ses travaux majeurs auront éclipsé le créateur, car Mammeri fut un grand anthropologue, spécialiste des sociétés berbères, et aura considérablement enrichi le savoir sur cette culture et permis d'en sauvegarder les fondements. À ce titre, l'écrivain n'a pas précédé l'anthropologue, puisque dès 1938, Mammeri s'intéressant au type de société dont il était issu, publiait dans une revue marocaine, *Aguedal*, l'article « La société berbère », alors qu'il n'était encore qu'un adolescent.

Enfin, Mammeri dérange, aujourd'hui encore : ses prises de position en faveur de la cause berbère ne sont pas du goût de tous ; dans une Algérie indépendante qui a fondé son unité autour du dogme arabo-islamique, seule composante reconnue de la société algérienne post-indépendance, les minorités ne pouvaient accéder à la reconnaissance. Les cours de langue et civilisation berbères de Mammeri à la faculté d'Alger seront suspendus par les autorités ; ses conférences interdites, telle celle sur la poésie kabyle ancienne en 1980, laquelle interdiction déclenchera le printemps berbère en avril. Les autorités et la presse d'état observeront un silence significatif sur ses différentes œuvres et ne lui rendront pas hommage lors de sa mort impromptue.

C'est dire la méfiance, la suspicion qui entoureront Mammeri durant des décennies, et qui expliquent cette relative ignorance d'une des œuvres les plus importantes de la littérature francophone. Certes, la situation politique en Algérie a évolué, le berbère a finalement été reconnu langue nationale, et la culture berbère, composante de la personnalité algérienne. Mais le message de cet homme sans concessions continue de gêner dans un pays qui revendique toujours au plus haut niveau de l'Etat et en un sens exclusif l'Islam et l'arabité comme caractéristiques de l'identité algérienne.